

Hugues Cologan
LE COUP D'AVANCE

Portaparole

Debout, face à la fenêtre d'où remontent les premiers bruits du marché, il contemplait le va et vient incessant des vélos et des motos qui se déversaient depuis les ruelles tortueuses de la ville. Son corps, enveloppé dans le drap de son lit, lui donnait une allure spectrale.

Dans une contrée embaumée par le jasmin, près du quartier du port à l'embouchure du delta, il venait d'entrer dans sa trente-deuxième année comme dans une atmosphère ouatée, en homme incapable de distinguer l'accessoire de l'essentiel. De ces années, envolées telles des pétales de fleurs par le vent, il n'avait retenu qu'une longue suite de résignations qu'il refusait pourtant de mettre sur le compte de la maturité, car le désordre régnait en maître dans son esprit, aux prises avec un flot de pensées erratiques.

La nuit dernière, une nouvelle insomnie avait encore assombri ses rêves. Recroquevillé au fond de son lit, Romuald n'avait cessé de regarder un longicorne livrer, à l'aide de ses longues antennes segmentées, une lutte implacable contre un rayon de lune qui transperçait la vitre sur le rebord de la fenêtre de sa chambre d'hôtel. Les palmes bourdonnantes du grand ventilateur fixé au plafond hachuraient la lumière projetée sur le sol. Leur souffle avait fait glisser de ses doigts engourdis la lettre, restée obstinément inachevée, pour son ami d'enfance Hubert, à qui maintenant il adressait, à voix

haute, les propos destinés à rester secrets. Ce nouveau management au bureau l'avait surmené et ses longues séances de méditation, loin de l'apaiser, n'avaient fait qu'accroître son désarroi, et il ne s'était pas non plus débarrassé de ses kilos superflus. Une chose était certaine, la tunique grasseuse du salarié sédentaire lui pesait de plus en plus, et boire du thé à longueur de journée perturbait son sommeil. Il vivait comme un hibou en cage dans dix mètres carrés. L'idée de reprendre le travail dès la semaine prochaine le terrorisait.

Comme ce nageur perdu au large, malgré son effort surhumain, vagues après vagues, il n'arrivait pas à rejoindre le rivage où s'allonger, exténué, pour récupérer ses forces. « Mon mécanisme interne s'est dérégulé », dit-il, en s'adressant à son ami. Son fardeau était trop lourd pour le vivre tout seul. Hubert lui manquait. Il se sentait comme une horloge détraquée aux aiguilles affolées qui ne donnent plus d'heure exacte. Avec cette pensée, il s'endormit.

Le lendemain matin, de très bonne heure, Romuald descendit régler sa note d'hôtel. Sitôt fait, le réceptionniste se proposa de lui appeler un taxi, ainsi que la bienséance locale l'exige. Mais contre toute attente Romuald se rua sur le trottoir comme envahi par une sorte de précognition. Il héla la première voiture venue sur l'avenue déserte avec la certitude égoïste qu'elle pilerait juste devant lui. Son intuition aurait pu se vérifier si le voiturier de l'hôtel, en homme avisé qui sait que son pourboire n'est jamais gagné d'avance, n'avait de son côté signalé au chauffeur de prolonger sa course jusqu'à lui.

De ses gants immaculés, le voiturier s'était emparé des valises pour les caser lui même sur le porte-bagages. Le

pourboire attendu était maintenant dans sa poche et notre voyageur filait déjà en direction de l'aéroport.

— Départ national ou international, Monsieur ? lui demanda une voix féminine.

Une vision fascinante s'offrait à lui.

— International, merci. Quel plaisir de tomber sur un chauffeur si charmant, dit-il. Comment trouvez-vous le temps de lire de tels ouvrages ?

De son siège, il contemplait la conductrice et la pile de livres aux couvertures attrayantes à sa droite. Sur le dos des volumes, il pouvait lire Edmond Rostand, Pierre Gassendi, Apollinaire et d'autres piliers de la littérature française. Sur le dessus de la pile, *Le Jardin des supplices* d'Octave Mirbeau, lu en cachette par Romuald, alors qu'il était un lycéen chevelu, sensible à la fascinante et énigmatique Clara, qui se fit conduire dans un bordel flottant...

— Décidément, vous avez de mauvaises fréquentations, reprit-il, le regard toujours rivé sur les reliures bringuebailantes sur le siège.

— J'ai fait des études, dit-elle. Ce travail est purement alimentaire. Mon diplôme en littérature française n'est pas très utile, mais j'en suis fière... fichtrement, oui. Je suis française par ma mère, c'est elle qui m'a insufflé cette passion.

— Je vous envie, car voyez-vous, en ce qui me concerne, c'est tout le contraire, soupira Romuald, encouragé par le tour délicieux que prenait cette discussion inattendue. J'ai obtenu le meilleur diplôme qu'on puisse monnayer en ce moment sur le marché, celui d'exécutant ser-vile. Les employeurs en sont friands.

— Aristote enseigne que les causes des actions humaines sont de trois catégories : celles que nous accomplissons de façon responsable, celles qui s'imposent à nous contre notre

volonté et toutes les autres que nous accomplissons selon la fortune, notre bonne étoile et le caprice du hasard. Le reste n'est que fantaisies de chiromanciens intéressés à nous déles-ter des regrets accumulés au cours de notre vie...

Elle s'exprimait dans un français sublime et musical et le temps passa vite.

— Voilà, nous arrivons déjà à l'aéroport. J'espère vous revoir un jour pour reprendre cette conversation...

— Avec plaisir, je m'appelle Romuald et vous ?

— Léonine.

Dans l'air flottaient des vibrations étranges, Romuald secoua la tête comme pour chasser de son esprit une pensée douloureuse. Ce qu'il crut être d'abord son heure suivante, lui était familier. La situation était identique à celle qu'il venait de vivre. L'aube pourpre apparaissait lentement derrière l'horizon. Il plissa ses yeux comme pour savourer les fines gouttelettes de la rosée. L'odeur âcre du port, transportée par la brise matinale du levant, pinçait son nez. L'atmosphère impénétrable, à cette heure précoce de la journée, n'avait pas changé. Les petits temples bouddhistes alentour répandaient dans l'air leurs senteurs d'encens, comme il y a une heure. Les bruissements d'ailes d'oiseaux se faisaient à nouveau entendre, appelés par les premiers rayons du soleil. Affolé, il se précipita vers le taxi qui attendait dans la même avenue déserte devant la porte de l'hôtel ainsi que le voiturier.

Le coffre engloutit ses bagages et il s'engouffra aussitôt dans la voiture dans l'espoir de voir une quelque surprise sur le beau visage de Léonine, mais elle ne manifesta aucun signe d'étonnement à son apparition. Se pouvait-il qu'elle l'ait déjà oublié, une heure à peine après s'être entretenue

avec lui à propos d'Aristote, ressuscité par delà les siècles ? *Le Jardin des supplices* et tous les livres à côté d'elle étaient là à témoigner qu'il n'avait pas rêvé.

Arborant cette allure stoïque qui lui était désormais familière, Léonine attendait patiemment que Romuald lui confirme sa destination.

— À l'aéroport, voyons ! Vous le savez bien. Qu'est-ce que vous attendez ?

— Rassurez-vous, Monsieur. À cette heure matinale la circulation est fluide, fit-elle, amusée par l'impatience de cet inconnu si mal réveillé.

Romuald regarda sa montre et constata que l'heure correspondait à celle affichée sur le tableau de bord. C'était l'heure initiale, juste après que le voiturier se fut empressé de réclamer son pourboire ! Se pouvait-il que soixante minutes se soient écoulées comme un filet d'eau entre ses mains ?

— Une chose est sûre, s'écria-t-il dans son affolement, je suis certain d'arriver à l'heure à l'aéroport !

— Ah, ça, Monsieur, vous le saurez seulement à notre arrivée, répliqua-t-elle.

À ces mots, Romuald saisit le caractère extraordinaire de son état. Lui seul avait vécu ce futur antérieur qui appartenait désormais à son passé. Les autres restaient étrangers à son histoire. Cette expérience de déconnexion temporelle lui était entièrement réservée. « Léonine ne sait donc pas que nous nous sommes déjà rencontrés une première fois », réalisa-t-il.

La flèche du temps, dans sa progression inexorable, avait néanmoins entraîné Romuald vers un futur proche dont il connaissait déjà les contours. En effet, il se retrouvait maintenant confronté au présent, suite à son avancée dans

le temps. Il était revenu à son heure antérieure dont il redoutait avec anxiété la répétition.

Que devait-il faire ? Se taire ou feindre la surprise devant les propos attendus de Léonine ? Sa situation était comparable à celle du joueur d'échecs qui possède un coup d'avance sur l'adversaire. La dimension morale du problème ne l'effleura même pas. La question lui eût-elle été posée, il l'aurait sûrement balayée d'un revers de la main.

Son « moi », parti en éclaireur, l'avait précédé sur le fleuve du temps qui depuis avait repris son débit normal à l'endroit et au moment similaires où son alter ego s'était séparé de lui.

Devait-il laisser les événements se reproduire à l'identique ou tirer de son coup d'avance un profit quelconque vis à vis de Léonine ? Il imagina un instant se faire passer pour un médium : il répéterait à la manière d'un marabout ce qu'elle lui avait raconté, mais elle verrait dans ce récit incongru un subterfuge stupide. Elle objecterait qu'elle s'était confiée précédemment à lui sans qu'elle s'en souvienne et qu'il s'amusait maintenant à la mener par le bout du nez. Et cette objection, si elle venait à la formuler, serait fondée puisqu'elle refléterait d'une certaine manière la vérité exacte, une vérité incroyable et inavouable. Il renonça à tout aveu et se livra à l'improvisation.

Cependant, il continuait d'être ébranlé par la curiosité du changement. Sa perpétuelle réserve était aiguillonnée par l'excitation de l'imprévu. Ses sens, trop longtemps opprimés par une prudence qu'il s'imposait religieusement, réclamaient l'irruption du désordre. Sa raison baissait la garde, elle pouvait vaciller à tout moment. Il craignait, par un acte volontaire et arbitraire, l'avènement de dérèglements inconnus de sa conscience. Il garda le silence pendant toute la

durée du trajet, préférant s'abandonner à son sort, aussi prévisible soit-il. Derrière la vitre, l'ancienne pagode enlacée de lianes lui indiquait le chemin qu'il avait déjà parcouru.

Entre temps, son désir d'agir s'était mué en une observation passive mais attentive de sa conductrice. Romuald contemplait maintenant Léonine comme une étrangère se présentant à lui pour la première fois dans ses modestes apparats. Tardivement, il découvrirait ses longs cheveux jais retenus autour d'une simple épingle, il s'émerveillait de son grain de peau brillant sous le soleil levant. Il s'étonnait, se reflétant dans le rétroviseur, de ces grands yeux verts, effilés comme des amandes. Il croyait voir une apparition parfumée d'ylang-ylang que l'heure prédite, proche de son terme inexorable, consumerait à jamais.

— Voyez-donc, dit-elle, vous voilà enfin réveillé. C'est ce qu'on appelle un sommeil réparateur.

— Quoi ! Je me serais endormi ? Mais combien de temps ? demanda-t-il.

— Vous avez dormi comme un loir un peu moins d'une heure. Il était temps. J'allais justement vous tirer des bras de Morphée car nous arrivons bientôt à l'aéroport.

— Une heure, et pendant tout ce temps, nous n'avons pas échangé un seul mot.

— Vous dormiez tellement bien... je n'allais pas vous réveiller pour le plaisir de vous faire la conversation. Et puis de quoi aurions-nous pu parler ?

— Mais d'Aristote, forcément, chère Léonine. Je ne vais pas vous l'apprendre.

— Ah oui, répondit-elle avec entrain. C'est à cause des livres... J'ai vu que vous les aviez remarqués.

— Et vous n'êtes pas étonnée que je connaisse aussi votre prénom ?

— Pourquoi devrais-je ? Il n’y a aucune raison à cela. Tout les clients m’appellent par mon prénom... d’ailleurs, il est écrit sur le tableau de bord... Mais, nous voilà arrivés, Monsieur, dit-elle néanmoins d’une voix mal assurée.

Tel un voleur pris sur le fait, Romuald grommela quelques paroles insensées en guise de justifications, régla sa course et muni de sa lourde valise s’en alla, perdu dans un dédale de vaines suppositions.

Dans la grandiose harmonie du ciel, il savourait la lente remontée des heures de fuseau en fuseau. Il pria pour la permanence du temps universel coordonné et honora la mémoire du grand Observatoire de Greenwich. Le voyage le réconfortait tant il ressemblait à celui de l’aller — de ses écouteurs bouchonnés dans les oreilles jusqu’aux pantoufles emmitouflées dans leur pochette en plastique, et sans compter la couverture en acrylique sur ses genoux.

L’horloge interne de Romuald respectait parfaitement les lois sacrées du décalage horaire. L’inversion des heures l’éloignait de la longitude initiale sans crainte d’une rechute dans le passé. Son envolée dans les airs lui semblait d’une stabilité absolue. Il s’extasiait des nuages épars qui traversaient le ciel.

Il saisit son carnet, compagnon fidèle de ses voyages. Il avait décidé d’écrire à son ami Hubert. Il devait lui confier son expérience avec la précision et la prudence imposées par une telle circonstance. Hubert le connaissait bien et son esprit cartésien traiterait cet épisode improbable, qui échappe à la raison commune, avec sagesse. Son Montblanc à la main, il cherchait les mots exacts, les propos logiques et clairs. La profonde amitié qui les liait était la source naturelle où puiser la franchise nécessaire.

Avion, 22 avril 2021, midi pile.

Cher Hubert,

Je t'écris de l'avion qui me ramène en France après un séjour que j'avais espéré régénérant aussi bien pour ma santé physique que mentale. Mais voilà, je ne pouvais imaginer reprendre le travail dans de plus mauvaises conditions.

... ..

Il s'interrompt. La température de la cabine soudain devint glaciale. Il se mit à grelotter et réclama un café chaud qu'une jeune hôtesse fort avenante s'empressa de lui servir. Le gobelet de café était brûlant mais, le portant à sa bouche, il le sentit froid. Les volutes odorantes du breuvage avaient également disparu. Que se passait-il ? Il porta le café à ses lèvres tremblantes : il était glacé. Ses genoux s'entrechoquaient, son pouls s'accélérait et sa langue s'asséchait par l'angoisse, au bord de la panique, *tout suffoquant et blême, quand sonne l'heure*, aurait dit le poète.

Le souffle coupé, il attendit semblant implorer une minute encore avant de se résigner à l'évidence. L'étrange expérience venait de se reproduire et il n'y avait personne à qui l'avouer. « Je ne peux pas le crier au monde », pensa-t-il en scrutant d'un air fiévreux les passagers autour de lui. Combien de temps s'était-il réellement écoulé pour que le café soit glacé ? Il avait perdu ses repères chronologiques. Sa vue aussi était floue, un brouillard vert englutissait les rangées de passagers. À l'instar des habitants de Sodome, il avait cherché une issue sans la trouver. Il plissa ses yeux plusieurs fois avant d'y voir clair. La température ambiante devenait plus agréable. Ses mains violacées retrouvaient leur douce chaleur. Le temps venait de se remettre à sa juste place, son heure d'avant était là. L'odeur du café chaud le

ressuscitait. Le cours inéluctable de sa vie ordinaire reprenait sa marche vers la fin de toutes les choses. Il ingurgita le liquide noir et amer comme un malade prend son remède. Il n'avait fait que sautiller dans l'avenir avant de reculer de quelques pas dans le présent.

... ..

Hubert, mon ami, je te retrouve avec soulagement.

(Les points de suspensions indiquent l'instant où mon esprit a vacillé, tu le découvriras plus bas.)

Ce qui m'est arrivé n'est pas l'effet du surmenage, je te supplie de me croire. Le temps m'a-t-il échappé ? Ou bien ai-je échappé au temps ? Je veux parler du temps physique qui au plan de nos perceptions humaines semble s'écouler toujours dans la même direction, selon l'irréversible flèche du temps.

J'allais t'écrire que ce matin, je venais de prendre par deux fois le même taxi à la même heure. Je veux dire que j'ai vécu deux fois ce même épisode de ma vie. J'étais en avance sur mon heure sans avoir la moindre idée de ce qu'il allait m'arriver. Et je suis revenu dans le présent tout en ayant conscience dans ma mémoire de mon « futur antérieur », sans que personne d'autre que moi ne soupçonne cette insolite expérience... Cela, tu conviendras, est extraordinaire et je n'ai pas osé en parler à qui que ce soit.

... ..

Mais voici que je viens de vivre un deuxième épisode encore plus dérangent. Le temps de le porter à mes lèvres, le café bouillant s'est subitement refroidi. La cabine était glacée, et ma vue brouillée. Pendant quelques instants je me croyais perdu, fou, détraqué. Maintenant le café réchauffé progressivement mes mains, mais une terreur indicible m'opprime encore avec cette certitude d'être revenu à mon heure d'avant.

En moins de vingt-quatre heures, j'ai été par deux fois victime d'un dérèglement chronologique. Me comprends-tu ? Mon « moi » m'a précédé dans la voie tracée par ma destinée. La répétition m'a totalement effrayé, mais sans cette répétition, je crois que j'aurais été encore plus terrifié.

Voici l'annonce de la descente, ma lettre reste encore inachevée, j'espère te retrouver ce soir, ou bien demain.

* * *

Il n'y a pas si longtemps, la volonté supérieure du destin, qui succombe parfois au charme pervers des contes de fées, avait réuni les deux amis dans la même société d'informatique, où leur cerveau de programmeur-développeur bouillonnait de formules mathématiques complexes.

Mais si on remontait plus loin en arrière, on avait toute raison de croire qu'ils étaient des êtres inséparables. On les retrouvait tous les deux à l'université, au lycée, au collège et enfin à l'école élémentaire figés en culottes courtes sur une vieille photo de classe, à côté d'un instituteur moustachu.

Les deux camarades aimaient tourner le dimanche sur un manège de chevaux, se livrant à des bravades de mousquetaires, une épée de bois à la main. Ils se battaient en duel dans les allées sombres du bois, tour à tour adversaires complices ou ennemis sanguinaires. Ils se faisaient tomber à la renverse en se lançant des bogues de châtaignes à la figure, se ramassaient dans les feuilles mortes et, après s'être étranglés, s'embrassaient comme des frères jumeaux.

Un jour qu'ils roulaient des billes dans la cour animée de l'école, Hubert s'était écroulé sur le pavé, en proie à de terribles convulsions. Ses bras forts et ses longues jambes,

emportés par une force désordonnée, gesticulaient sous le regard effrayé des élèves. Romuald s'était précipité. Des spasmes secouaient l'abondante tignasse brune de son ami qui ne répondait pas à ses appels. L'instituteur, alerté par ce tumulte inhabituel, vint le soulever avec énergie pour l'emmener à l'infirmerie.

Quand retentit, stridente et sévère, la sonnerie de l'école, la cour de récréation se vida et un sentiment de malaise inexprimable s'empara de Romuald. Les leçons du jour terminées, un flux de paroles incohérentes apprirent à sa mère qu'Hubert était tombé raide et qu'il ne reverrait peut-être jamais plus son ami. Pendant une nuit très agitée, madame White s'était efforcée en vain de raisonner son fils. Le lendemain à midi, ne tenant plus, elle dut aller frapper à la porte de monsieur et madame Léden, les parents d'Hubert qui vivaient dans un élégant pavillon, à quelques pâtés de maisons de chez eux. Le petit moribond était bien vivant et mangeait avec voracité des spaghettis à la tomate. Elle en était revenue le cœur léger avec la promesse de les faire se retrouver dès l'après-midi.

Cet épisode et toutes les plaies de son enfance étaient ensevelis à jamais dans le passé d'Hubert car, en ce nouveau siècle, l'avenir lui appartenait, et son ami Romuald ne faisait que s'en réjouir. De sa taille imposante, avec un cou de lutteur et des bras musclés, il ne lui restait plus qu'à conquérir le présent qui s'offrait à lui d'un seul bloc, en façonnant l'innovation numérique de ses mains fines de pianiste.

Du combat de la vie, Romuald ne retenait que les petits changements. Les actions ordinaires représentaient pour lui des grands événements et il préférait se laisser porter par le courant, au lieu d'aller de l'avant. Il avait flotté de postes en postes, poussé par le vent du hasard tel un esquif sans

port d'attache, avant de s'amarrer à sa fonction actuelle de *manager technology* dont il s'acquittait avec prudence et humilité. Il s'intégrait au genre humain tout en fuyant les caractères volontaires, les chocs, les rivalités.

L'instabilité inexplicable où l'avait plongé la flèche du temps contrariait sa nature : hésiter longtemps avant d'avancer d'un pas et le marquer sitôt qu'on l'a fait. On l'avait niché sur un empilement de bureaux et de salles de réunion qui lui donnait le vertige. Il s'en était fait un cocon protecteur des passions humaines. Que son abri soit réduit en miettes l'effrayait.

L'arrivée d'Hubert, leste et agile dans ses mouvements, maître de ses articulations, interrompit ses cogitations.

— Retour de l'enfant prodigue, lança-t-il d'une voix sonore. Je t'attendais. J'ai hâte de découvrir ton rapport en réunion du comité de gestion, lundi prochain.

Ils se donnèrent l'accolade.

— Tu n'as pas lu le rapport ?

— Tu parles... Géraldine n'a pas voulu m'en dire un mot. Elle et sa hantise des fuites ! Bon, tu t'es remis de ton décalage horaire, au moins ?

À ce mots, Romuald se sentit autorisé à lui avouer, dans les moindres détails, son affolement pour ces phénomènes qu'il venait de vivre.

Romuald était parti dans son heure d'avance pour revenir dans le temps présent après un étrange brouillard, verdâtre de surcroît. Il ne pouvait par anticiper son avance temporelle, semblait-il, mais, en revanche, il la gardait en mémoire jusqu'à en faire une description si minutieuse. En fin horloger, il se plaisait à réparer son futur immédiat. Quelle hérésie quantique ! Et quel affront pour le grand architecte de l'univers ! Personne ne se doutait de rien. Inconscience qui s'étendait à l'humanité toute entière.

Hubert connaissait trop bien son ami d'enfance pour savoir qu'il ne pouvait pas se perdre en de stupides conjectures. Mais quand même...

— Tu me crois fou peut-être ?

« Non, non, Romuald n'inventerait pas une telle fantaisie », songeait-il. Puis, après quelques calculs rationnels, la réponse d'Hubert clama comme une invitation vers l'inconnu.

— J'ai besoin de réfléchir, dit-il. Pour l'heure, je m'en vais boire à ta santé... si mon verre vide redevient plein, précisa-t-il d'un clin d'œil.

Avec la roue du temps nous reviennent toujours les mêmes phases... Qui évoquait ainsi le cycle des saisons ? La roue mortifère passe sur nos corps flétris et sur les facultés amoindries, indifférente aux plaintes funèbres et à nos dernières suppliques. Mais elle épargne la fleur du printemps qui éclot sur une branche morte. Or, Hubert craignait que son ami Romuald ait été la victime d'un phénomène passager. Que le cosmos, après s'être emparé de lui et blasé de cette toquade, l'ait ensuite remisé dans un coin comme un jouet cassé.

Romuald retournerait à sa promenade rituelle autour du lac, que suivait un public assidu de canards et de cygnes, intrigués par le ballet de ce curieux volatile. Jeune novice, il avait été pressé comme un citron dès ses premières années de travail. Sa nature docile le rendait ignorant de la dureté des règles qu'on lui infligeait, la supportant à l'instar d'un péon sous le joug d'un riche propriétaire foncier. Hubert, par pure amitié, avait décidé de l'extraire de cette engeance en lui proposant de le rejoindre en tant qu'associé et de lui faire appliquer, à son tour, envers autrui, bien qu'avec un brin d'humanisme et un plus grand discernement, les sévices psychologiques auxquels ce système impitoyable l'avait soumis.

Comme il s'y attendait, Romuald engagea dans la société le capital minimum exigé, qui se révéla inversement pro-

portionnel à son investissement de bosseur infatigable, et cela à la satisfaction générale des esprits spéculateurs qui se félicitaient d'une si belle prise.

Hubert appréciait le travailleur méritant et son intelligence, ses principes et les valeurs sociales, morales, esthétiques dont il ne dérogeait jamais. Il lui semblait reconnaître un homme à la loyauté et la fidélité indéfectibles. Affectation et tartuferie, dont les supérieurs abusent envers leurs subordonnés afin de parvenir à leurs fins, lui étaient totalement étrangères. Ses paroles, loin de préparer des mauvais coups, se montraient toujours bienveillantes et en accord avec ses actes. Combien de fois Hubert avait entendu Romuald défendre des opinions dont chaque terme vibrerait à l'unisson avec le mouvement de sa pensée ! Dans ses prises de position, il ne pointait aucune once d'intérêt personnel, ses idées ne viraient que vers le bien.

Quand Romuald avait manifesté le souhait de se séparer quelque temps de son environnement, fidèle à ses principes, il avait préparé d'avance, détail par détail, les tâches pour chacun afin de ne pas entraver le travail des collaborateurs et les intérêts de l'entreprise.

À ce point ultime de sa réflexion, comme l'alpiniste à la fin de son escalade, Hubert s'arrêta net. Il contempla l'immensité bleuâtre derrière les grandes baies vitrées de cette forteresse dans laquelle les corps ne pénètrent qu'en possession d'un badge et dont les esprits ne peuvent s'échapper.

Le comité de gestion bi-mensuel, aussi répétitif qu'une ronde de police, allait se tenir. Son ordinateur martelait en lettres digitales les secondes qui semblaient annoncer sa mort promise. Il aurait ouvert une armoire familiale pour en ressortir du vieux linge brodé et bien repassé au fer à vapeur,

en déclarant qu'il allait partir, nous n'aurions pas mieux saisi l'état de son humeur à cet instant précis.

Dans la salle ovale, Romuald avait le nez plongé dans son rapport et aucun brouillard verdâtre ne menaçait sa lecture. Hubert jeta un regard terne par la fenêtre du neuvième étage, droit sur le parking. Il regretta de ne pas être, lui, la victime de cette désynchronisation temporelle qui aurait sonné l'heure de sa délivrance. Ainsi que ses alter ego, qui l'encerclaient autour de la table, il prit connaissance page par page du contenu du rapport. Mais quand il comprit ce dont il s'agissait, tout esprit de sérieux l'abandonna. Il éclata d'un rire tonitruant. Jamais personne n'avait osé une telle obscénité en petit comité, à peine s'autorisait-on des grognements d'approbation. Son rire cognait contre les vitres, l'amplifiant à l'infini. Vingt gorges déployées dans une église n'auraient pas produit un chœur plus éclatant. Puis, le rire ayant cessé, des sons inarticulés sortirent d'une bouche déformée.

Pâle comme la mort, ses poings serrés avec force sous la table, Hubert allait réprimer son désordre physique, d'une manière convulsive et pathétique sous les regards effrayés de ses associés.

Courbé sur le rapport, Romuald cherchait avec fébrilité la raison de cet esclaffement, n'y relevant que des maladresses coutumières : ici, un « quoi qu'il en soit nonobstant » ; là, un « au premier rang duquel parmi celles-ci » ; plus loin, un « puisque nous y revenons encore à nouveau ». Mais, son contenu était loin d'être comique.

L'assemblée se tourna vers Hubert qui avait repris son impassibilité dont il n'aurait jamais dû se départir.

— Convenez que nous sommes en droit d'exiger de vous quelques explications, cher Hubert...

Géraldine, le regard obstinément fixé sur lui, avait levé la voix au moment où le calme semblait avoir repris sa tenue.

— Voulez-vous nous expliquer la raison de votre hilarité et de ces gesticulations déplacées, auxquelles, d'ailleurs, vous ne nous aviez guère habitués jusqu'à présent ? lança-t-elle sans souffler.

Trois grognements d'approbation s'en suivirent à l'autre bout de la table.

— Je m'excuse, répondit Hubert, mais son caractère privé m'empêche de vous en dire davantage. Il n'y a rien de comique dans ce travail, il ne s'agit que d'une malheureuse affaire intime...

La tournure personnelle que venait de prendre la discussion entravait le bon déroulement de la réunion. Géraldine, seule femme du comité, ne s'en ferait pas compter par cette levée de grands cerfs imbus de leurs bois, elle avait trop payé de sa personne pour ce nouveau rôle de directrice. Romuald s'était fait outrager par son collègue sans relever la tête. Ce silence ne prouvait-il pas une connivence entre lui et Hubert ? La situation ne lui semblait que partiellement inédite. Où et quand pareil attachement entre les deux s'était-il déjà manifesté ? Elle cherchait en vain dans sa mémoire. Le regard noir et son nez busqué lui donnaient un air d'oiseau rapace, mais sa perspicacité ne parvenait pas à percer la vérité. La résolution de l'énigme lui échappait, comme trompée par des ombres projetées tout au fond d'une caverne.

Rongée par ce mystère, elle pointa le doigt vers Hubert quand, à la surprise générale, Romuald s'interposa.

— En quoi rire serait contre la bienséance ? se pressa-t-il de demander. Mieux vaut rire que pleurer ! Personnellement, je ne m'en offusque pas. Si nos clients montrent autant de gaieté pour ce projet, son succès est assuré.

— Notre charte n'indique nulle part qu'on puisse manifester son approbation par une rigolade... et surtout par des horribles grimaces, rectifia Géraldine.

— C'est vrai, mais elle n'indique pas non plus le contraire... Il faudrait mentionner l'interdiction de rire en réunion dans notre règlement intérieur... Qu'en pensez-vous ?

— Vous défendez de façon maladroite un comportement irresponsable, cher Romuald. Je suis bien obligée de rapporter l'incident aux hautes sphères... afin qu'une décision soit prise. Hubert aura toujours la possibilité de nous livrer le fond de sa pensée.

Géraldine promenait son regard anthracite de droite et de gauche. L'apologie de Romuald ne l'avait pas convaincue, la sanction allait suivre.

À l'heure prévue, comme des comédiens face à leur démiurge, les associés défilèrent devant Romuald qui était déjà là à les attendre. Quand son ami d'enfance entra, Romuald posa sur lui un regard attentionné. Hubert prit place, il se tenait droit, la nuque dégagée, les mains au repos, dans une attitude calme et souple. Sa posture tranquille tranchait avec la rigidité nerveuse des autres participants, dont celle de Géraldine.

Le silence autour de la table ovale s'installa. Le brouillard vert avait déjà suggéré à Romuald de rester vigilant. Il fallait agir au moment où Hubert s'empare du document placé devant lui, à sa véritable étape initiale, avant même qu'il feuillette le rapport fatidique, afin d'empêcher ce rire criminel. Par delà les grandes baies de verre et d'acier, il prenait conscience d'être le seul à conserver dans sa mémoire une trace indélébile de la réunion passée. Le goût amer du café froid, vint lui rappeler ce phénomène involontaire d'aller-

retour dans le temps susceptible de lui accorder la possibilité d'en modifier le cours. À cette heure revenue, il était le seul à savoir les sanctions disciplinaires qui devaient condamner son ami à se faire exclure du petit comité. Romuald, maintenant, se balançait sur sa chaise. Il ferma les yeux pour mieux goûter le plaisir enfantin que lui procurait ce pouvoir, cette autorité incontestable de chef naturel. Son éthique personnelle ne faisait pas bon ménage avec la stratégie de l'entreprise, peut-être. Mais l'impitoyable fermeté de Géraldine non plus.

Après tout, ce n'était qu'une petite ruse pour réparer des torts perpétrés contre un ami.

— Où en étions-nous ? demanda Géraldine, en feuilletant d'un air nonchalant les pages du rapport.

Romuald discerna chez elle une lassitude qui lui avait jusque là échappé. La fadeur de son regard noir lui apparaissait maintenant en pleine lumière, ainsi que la pâleur qui recouvrait ses joues. La Géraldine réapparue avait perdu de son caractère, mais avait gagné en netteté. Son visage triste et son corps menu suscitaient des sentiments moins hostiles. Au bout de la table, les trois grognards, en revanche, faisaient plus que jamais grise mine.

Hubert, assis dans son fauteuil, le dos tourné à la baie vitrée, s'estompait dans la lumière qui dessinait, au dessus de sa tête, l'auréole du martyr. À présent, il ne s'agissait plus de son ami d'enfance, mais simplement de son collègue Hubert Lédén, collègue qu'il devait sauver de la déchéance. Il le surprenait dans toute sa fragilité, une faille béante traversait sa forte carrure de part et d'autre. Il eut envie de le prendre à l'écart pour lui souffler des paroles réconfortantes avant la répétition générale dont Hubert était devenu l'acteur inconscient. Romuald s'interrogeait sur ce qui avait pu provoquer chez lui ce choc nerveux incontrôlable. Pourquoi le contenu

de ce texte, l'avait-il frappé si violemment ? Il ne s'expliquait pas ce rire décalé ni la fatigue mentale qui avait engendré la crise. Avait-il oublié de prendre son médicament ?

Hubert esquissa son premier sourire depuis le début de la réunion et répéta ce qu'il avait dit précédemment.

— Tiens, enfin je peux prendre connaissance de ce rapport. Tu permets Romuald que je prenne un peu d'avance sur toi ?

— Je comprends ton impatience Hubert, mais je préfère présenter moi-même mon travail, avant de donner à lire ces pages maladroites, car mon voyage m'a empêché de les réviser.

Les mains sur ses genoux, Hubert s'exécuta à la manière d'un écolier, ainsi que Romuald l'avait envisagé et s'il s'était plié à la discipline de son maître, son attitude confirmait que le phénomène temporel s'était reproduit. Romuald observa encore une fois Géraldine, terne, affadie, dépréciée... Ses paupières semblaient s'alourdir par l'épreuve de ce recommencement imprévu.

Les grandes aiguilles s'en étaient retournées à leur point de départ, et pour la première fois Romuald ne s'en inquiéta pas. « Qu'est-ce donc que le temps ? », s'interrogea-t-il à la manière de saint Augustin, intrigué de ne pas y avoir réfléchi plus tôt. La séance levée, il laissa derrière lui des associés dubitatifs devant son invention. En cette fin de journée, lui qui n'avait jamais fait que travailler sous la pression d'un chronomètre obsédant, avait eu finalement l'occasion de sortir du piège diabolique de sa condition salariale.

Chez lui, alors qu'il se préparait à savourer seul cette revanche, le téléphone retentit violemment.

Hubert lui proposait de le rejoindre. Romuald embrassa d'un regard le salon. Ses bagages en attente d'être rangés,

la cuisine encore moins présentable et le frigo vide, décidèrent pour lui.

— Mon appartement est en bataille, mieux vaut se retrouver à la brasserie de l'hippodrome, je te rejoins avec mon vélo, qu'en dis-tu ?

— C'est une bonne idée, si le menu du Paris-Vincennes rime encore avec plaisir, consentit Hubert, en faisant écho au slogan de la brasserie.

Le jour déclinait, mais le soleil faisait encore scintiller les bijoux et les montres des convives accaparés par le jeu. À l'intérieur, la brasserie s'installait dans une pénombre rose et crépusculaire. La table réservée était à l'abri de toute curiosité car, de ce coin perdu de la salle, la vue de l'hippodrome restait cachée, et les habitués le désertaient.

Hubert tomba des nues quand il apprit que son ami l'avait préservé des effets néfastes d'une crise épileptique en pleine réunion. La réaction démesurée de Géraldine, en revanche, n'avait rien de surprenant pour lui. Des mauvais coups tout au long de ces dernières semaines lui avaient déjà annoncé une attitude plus que malveillante.

Lorsque Romuald lui racontait les détails de la séance, Hubert sentait monter en lui un sentiment de peur et une impression de « déjà-vu ». Perception justifiée par la sensibilité exacerbée dont fait preuve ce genre de malade. Il semblait se rappeler avec précision de certains mots proférés par Géraldine et il en réalisait toute la gravité. Son égarement était palpable. Romuald prit entre les siennes les mains de pianiste de son ami. Elles étaient glacées. Ils restèrent ainsi, soudés par cette étreinte amicale qui les ramenait à leur enfance.

Puis, reprenant ses esprits, Hubert aborda le contenu du fameux rapport. L'invention de Romuald était remarquable. Ce microprocesseur intelligent dont il était question rendrait fulgurante l'ascension de l'homme vers les plus hauts sommets de la connaissance. Jamais personne n'avait osé aborder un tel sujet. Nous étions face à un prototype d'éducation digitale populaire. Les fonctionnalités de base, résumées par l'acronyme TFT (Teach For Two), permettaient un véritable nivellement par le haut de l'instruction de l'individu.

L'outil partait des carences individuelles en matière de Sciences, d'Histoire, de Philosophie, et de n'importe quelle autre discipline de l'éducation, dont il révélait les failles — répertoriées en dix mille quatre cents types différents entre insuffisances, retards et lacunes —, divisées en plusieurs catégories, sans oublier la Morale et tout procédé visant à respecter les règles pour un comportement jugé correct et bon pour la société.

Un questionnaire très élémentaire révélait au demandeur son échelle d'incompétences que le logiciel évaluait pour trouver l'éducateur idéal. À huit sur dix, l'écran affichait des petites étoiles clignotantes, c'était le signal que le *matching* s'opérait avec un utilisateur qui pouvait partager quatre-vingt pour cent de son savoir. Cette invention historique arrivait au moment où le système éducatif traditionnel s'effondrait, où les gouvernements de la planète toute entière n'avaient plus un sou dans leurs tirelires. Sous la menace constante de la pandémie depuis deux années déjà, bien évidemment, nous nous doutions qu'il y avait d'autres priorités dont il fallait s'occuper.

Avant de mettre en place un système si évolué d'instruction publique, il fallait, bien sûr, s'assurer la collaboration d'un premier réseau de savants boulimiques qui n'avaient

jamais pensé à exploiter leur érudition. Les arguments de séduction ne manquaient pas, à commencer par leur rôle de pionniers. Les noms de ces valeureux resteraient gravés pour l'éternité dans la mémoire de l'humanité. Sans compter qu'ils cumuleraient pas mal de points à chaque intervention... Points à utiliser pour le défraiement de voyages et de conférences qui alimenteraient encore leur érudition.

Le besoin d'alphabétisation et de poésie, que Romuald avait aussi estimé, ne laisserait sûrement pas indifférents certains utilisateurs.

La crise de fou rire incontrôlable d'Hubert avait pour origine cette rencontre improbable : la collision entre le concept de synchronisation parfaite — à l'aube d'une ère nouvelle de l'éducation —, et ce qu'il savait déjà du dérèglement quantique de Romuald.

Hubert n'en revenait toujours pas de la façon avec laquelle Romuald avait mené la « répétition » de la réunion en échappant à ses habituelles dérives syntaxiques et grammaticales. Mené de main de maître, son exposé avait été une performance magistrale, entre spontanéité et rigueur, s'adressant aussi bien au cœur qu'à la raison.

— Une rhétorique comme on n'en avait plus entendu depuis la nuit des temps, dit-il.

— *Rien ne touche d'avantage un auditeur, qu'un personnage sorti des enfers*, répondit Romuald en citant Cicéron.

Que voulait-il dire sinon qu'en dépit des apparences, ce rire l'avait profondément meurtri ?

Rétrospectivement, Hubert reconnaissait que son ami l'avait sorti d'un sacré pétrin. Sans sa miraculeuse intervention, où en serait-il en ce moment ? Géraldine l'ayant condamné « d'avance », il ne lui serait resté que la honte. On lui aurait restitué mille fois la scène, il n'en aurait retenu que

cette manière méprisante qu'elle avait de s'adresser à lui, en le désignant toujours d'un index accusateur.

Puis, les deux amis, gagnés par la nostalgie, dissertèrent sur l'impossible retour à l'insouciance.

Afin de retrouver un peu de légèreté, ils sortirent. La nocturne se déroulait parmi les clameurs. Les chevaux écu- maient sous l'effort et le stress. La piste en cendrée étincelait d'un noir d'obsidienne dans la lumière fiévreuse des projec- teurs. Les gradins des tribunes grondaient d'une ferveur populaire tandis qu'aux guichets on engageait des paris insensés. Des écrans muets transmettaient les noms et les cotes des partants de la prochaine course. La masse aggluti- née ne semblait pas se lasser de ces informations répétitives. Sur la piste illuminée, l'odeur du crottin se propageait. Les parieurs, pressés contre les barrières, enivrés par la ronde de ces centaures barbouillés de mâchefer, attendaient le départ imminent, qu'une voix messianique et un roulement de tam- bour allaient bientôt annoncer.

Hubert reprochait à son ami de ne pas mieux utiliser sa désynchronisation temporelle, de ne pas saisir l'opportu- nité qui s'offrait à lui.

— Tu pourrais changer le cours de ta vie, lui lança-t-il. Un coup en avant, un coup en arrière et hop, au diable le hasard des événements.

— Oui, miser à coup sûr...

À ces mots, le cerveau d'Hubert pivota à quatre-vingt- dix degrés vers la sono qui proclamait le cheval gagnant. Il s'éclaira d'une étincelle hippique, revira en sens inverse vers les guichets où passaient de main en main des sommes ron- delettes d'argent.

— Heu, dis-moi, tu ne connaîtrais pas déjà le nom du gagnant de la prochaine course ?

— Non, et je ne veux pas le connaître, répondit Romuald en saisissant le sens intéressé de la question.

— C'est dommage ! fit Hubert, sans pour autant se laisser décourager. Tu ne viens pas de traverser un petit brouillard ?

— Maintenant que tu le dis, peut-être oui.

Il y a quelques minutes, ils avaient crié comme des obsédés, il le savait. Sa perception, toutefois, pouvait être altérée par l'environnement. En effet, une nappe de brouillard s'étendait sur la pelouse, recouvrait les arbres et se confondait avec le feuillage des bosquets. Le paysage semblait s'être paré d'une couleur d'émeraude. La nature elle-même s'ingéniait à jouer un tour plaisant à deux voyageurs égarés : étaient-ils revenus dans le présent, demeuraient-ils encore dans le futur ou pire encore ne faisaient-ils que suivre le cours de l'univers ?

— Mais le nom du gagnant, tu l'as bien retenu ! supplia Hubert, d'un air incrédule.

À cet instant, il n'y avait que Romuald qui pouvait s'en souvenir. Hubert lui tendit la liste des partants, impatient d'entendre un nom, comme sorti de la bouche d'un oracle.

— Fripouille, lança Romuald.

Les gazettes donnaient de ce tocard des commentaires peu reluisants. En dépit de son passé glorieux, depuis qu'on lui avait littéralement coupé les couilles, une série impressionnante de contre-performances le plaçait toujours au dernier rang. Les disqualifications pour allures irrégulières s'alignaient dans son pedigree.

Or, le pauvre eunuque, annoncé pour la dernière nocturne, allait bientôt pénétrer sur la cendrée avec les autres mâles authentiques. « Romuald a déjà vécu ce moment-là », se dit Hubert les poings serrés. Nous sommes revenus à notre case de départ. Mais comment en être sûr si Romuald

lui-même en doute ? Hubert était à l'agonie. Ayant perdu tous ses repères, il s'imaginait tour à tour dans le présent, dans le passé, puis dans le futur, si bien qu'une immense confusion régnait dans son esprit au point de vaciller dans un trou noir béant. Il aurait bien parié sur le châtré. Trop tard. La course de la dernière chance s'envolait dans un tumulte de sabots, de cravaches et de hourras, laissant Hubert dans les affres du chaos et Romuald dans l'effervescence de l'expectative. Puis tout rentra très vite dans l'ordre quand Fripouille se détacha irrésistiblement dans la dernière ligne droite, laissant au poteau d'arrivée tous ses poursuivants hébétés à plus de dix longueurs qui, des tribunes stupéfaites, en paraissaient cent.

— Nous avons gagné ! hurla Hubert.

Puis, ne voulant se fausser compagnie, ils s'engouffrèrent tous les deux dans la berline dorée d'Hubert, sans une pensée pour le vélo abandonné dans son parking sécurisé.

Mais voilà, les cloches de la victoire n'avaient pas sonné, cette nouvelle expérience avait bêtement dérapé, pensait Romuald sur le chemin du retour, perdu dans un dédale de conjectures alors que la voiture traversait les grandes avenues désertes du bois de Vincennes. Tandis qu'il regardait derrière lui la masse inerte de l'hippodrome s'amenuiser à l'horizon, il s'imaginait reprendre la route en sens inverse... Mais revenir en arrière était impossible. Il n'avait pas idée de sa projection dans un futur imminent. Il n'en prenait conscience seulement lorsque la situation recommençait à se reproduire.

— Dominer le futur, quel accomplissement ! rêvassait à voix haute Hubert, les mains crispées sur le volant.

Il ne serait plus cet esclave harassé pointé du doigt, mais l'homme libre et responsable, le citoyen engagé, pourvu

de toutes les facultés indispensables pour concourir pleinement à la réussite de l'entreprise !

— Et si ton esprit divaguait ! lâcha Hubert accusateur. Si ce brouillard vert était ton invention !

— La vérité, c'est que nous ne faisons que subir les événements tout au long de notre vie, répondit Romuald sans s'offusquer.

Il n'y a jamais eu de rire en réunion et de taxi de Léonine non plus, avait insisté Hubert. Romuald n'est pas ce voyageur temporel auquel il faut croire. Il a suggéré au hasard le nom de Fripouille, pour mieux le tromper ? Mais bien sûr, l'effacement du souvenir, hormis le sien, n'est qu'un subterfuge pour lui faire avaler l'histoire d'un retour au présent. Quelle chiasse de duperie, il était bien crédule.

Romuald, quant à lui, inspectait la courbe de sa vie, tout en contemplant à travers la vitre la lune décroissante qui les accompagnait.